

Corinne Naa



Un banc de libre  
dans votre vie

CORINNE NAA

Un banc de libre dans  
votre vie

© CORINNE NAA, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5081-4

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**À mes filles adorées**

**À Marie-Rose, là-haut**

**À l'Ours, jusqu'au bout...**

## CHAPITRE 1

Pain, lessive, œufs, légumes, lait, savon...

Sur un bout de papier, je note à la va-vite ce dont j'ai besoin.

Je m'en veux de sortir au dernier moment, le supermarché ferme ses portes dans quarante-cinq minutes. Repartir sans mes courses (dont mon café moulu saveur épices) n'est pas une option.

Je m'obstine et glisse la main dans mon sac en quête du jeton à l'effigie de Jésus offert par ma mère, « tu verras, il te protégera » m'a-t-elle dit. En le recevant, j'ai pensé, *dès qu'elle sera partie, poubelle !* J'ai balancé le jeton, pour le récupérer finalement.

En pleine nuit, je me suis sentie coupable d'avoir jeté ce présent.

Le raffut a réveillé mon mari, il m'a surprise à quatre pattes sur le carrelage, la frange dans les épluchures, *bon sang qu'est-ce que tu fabriques !* Le jeton était emballé dans du crépon, je l'ai récupéré sous un filtre à café humide.

Je ne crois pas en Dieu, encore moins en Dieu à toutes les sauces.

Mais ce don partait d'un bon sentiment, depuis il ne me quitte plus.

Je parle du jeton, pas de mon mari, qui lui s'est enfui.

C'est idiot, je déteste ce jeton. Au moment où je le bloque entre mes dents, une pensée absurde me traverse l'esprit, *tu n'as pas intérêt à l'avaler, parce que si tu l'avales, il n'y aura personne pour te repêcher.* Il est tard, il fait froid, le parking est quasiment désert et les derniers clients, pressés de rentrer, se fichent d'une écervelée qui sort de chez elle à la dernière minute.

Par-dessus tout, ils se fichent d'une écervelée doublée d'une hystérique à la stérilité plus grinçante qu'un caddie à trois roues.

Stérilité qu'il faudra bien justifier ! Outre ma liste de courses, j'ai donc prévu une liste de résolutions pour la nouvelle année, parmi lesquelles : renoncer à bougonner, maigrir, gagner en empathie, raccourcir ma frange, nettoyer mon balcon, trouver ma moitié, et inviter mon utérus à dîner.

Il ne pourra pas m'éviter, je connais son adresse, le traître séjourne rue de l'Infertilité.

Ce n'est pas une rue, plutôt une impasse.

J'ai déjà préparé mon discours. Après les mondanités d'usage – drink et blinis au saumon – je lui ferai part de ma déconvenue, *tu ne crois pas que je morfle suffisamment avec ce prénom débile, Marie-Mercredi ! Avec cette AOC, appellation d'origine catholique ? Il faut en plus que je sois stérile. Marie, la vraie, l'unique, a eu un fils, pourquoi pas moi ?*

Face à ma colère, mon utérus me répondra que blasphémer n'est pas le remède. Il m'incitera à ranger mon ego dans son étui, affirmera que je ne suis pas la première à ressentir l'aridité du désert maternel, que l'injustice est inéluctable et que le meilleur moyen de ne pas virer marâtre est d'accepter son sort. Le baratin habituel, en somme.

Je ne pourrais pas m'empêcher de lui faire avaler son dessert de force, à ce crétin moralisateur.

Mon utérus partira en claquant la porte, chagriné mais pas mécontent de relater cet épisode désastreux à mes ovules avides de potins, *alors ?*

Alors la logeuse est intenable, on poursuit sur notre lancée, tolérance zéro spermato.

Oui, les gens se moquent d'une renégate dont la dernière fantaisie est de caler un jeton entre ses dents, d'autant que par un mouvement de mâchoire superflu, j'avale le jeton en question.

Aussitôt je suffoque, et dans un mouvement de panique, serre ma gorge. Des râles puissants s'en échappent accompagnés d'une salve de crachats. Malgré la douleur et l'effroi (j'ai les poumons au bord de l'asphyxie), j'ai conscience d'être sur le point de rendre l'âme. Mue par un impératif vital, je me contorsionne avec, pour seul moyen d'expression, la rage coincée au fond du gosier.

La suite, on me l'a racontée parce que je ne m'en souviens pas.

Telle une furie, je cogne ma tête contre la portière arrière d'une camionnette.

Je cogne à m'en faire exploser le caisson, d'ailleurs le sang coule, il gicle.

La portière arrière s'ouvre, je ne crois pas aux miracles, là c'en est un. Un miracle qu'il y ait à cet endroit précis un homme qui m'empoigne et colle mes reins contre son ventre. J'entends une voix grave, elle me parvient au ralenti, *laisse tomber !* On ne me laisse pas tomber, on me penche en avant en compressant d'un coup sec mon sternum.

Soudain, j'expulse le jeton, expulsion suivie d'une réflexion aussi fulgurante qu'incongrue, *doux Jésus !*

Une fois sauvée, je n'aurais jamais dû me retrouver à l'intérieur de cette camionnette. Dans une existence bien réglée, je serais rentrée après avoir vomi mes tripes et loué mon bienfaiteur d'avoir échappé de justesse au trépas. À croire que je ne vis pas à la bonne heure...

J'ai à peine le temps de remercier l'homme qui m'a repêchée qu'un autre type apparaît. Il sort de la camionnette en trombe, et sans ménagement me jette à l'arrière du véhicule en braillant, *quel con ! On est peinarde, prêts à décaniller et toi tu braconnes cette gonze, on sait même pas d'où elle vient.*

Malgré la douleur (j'ai les méninges en feu et la trachée à vif), je souris.

Parce que si tu savais d'où je viens, tu m'aurais déroulé le tapis rouge !

Comme prévu, je remercie mon bienfaiteur, mais dans une existence qui se dérègle.

Le plus jeune s'empêtre dans sa modestie, *heureusement que j'ai vu le tuto sur la manœuvre d'Heimlich, sinon c'était direct au cimetière.* L'autre lui file une taloche, pas méchante la taloche, une tape derrière la nuque, *arrête d'étaler ta science, la manœuvre de ton mec, l'allemand là, on s'en branle.*

Le jeune est contrit, il me tend un torchon jamais lavé, *pour votre front, ça dégouline.*

Assise sur une banquette que même un clochard renierait, un linge imprégné de bactéries sur ma plaie, j'hallucine. Ce matin, ma destinée avait la consistance d'un flan industriel avec sur le sommet un coulis aromatisé à la monotonie. Ce soir, le flan est sur les rotules, le coulis de traviole.

Les deux inconnus se disputent pour décider si on me garde ou pas.

Me garder, pourquoi me garder ? Je ne suis pas concernée par ces sacs ouverts

remplis de billets, j'ai interrompu votre trafic les gars, d'accord, de là à m'emmener...

Le plus vieux se prénomme Georges. Aux aguets, les coudes enfoncés dans les genoux, il me scrute comme un chirurgien scrute une cervelle à trépaner.

J'ai beau avoir la trachée dévastée, je ne suis pas aveugle, j'ai vu !

L'argent en pagaille, les cagoules, les armes, énormes les armes.

Pas le genre qui tient dans la pogne, des monstres de plusieurs kilos.

Je suis sous le choc, mes jambes tremblent et mes oreilles bourdonnent. Telle Carrie dans le roman de Stephen King, je suis couverte d'hémoglobine, j'exagère, je ne suis pas couverte d'hémoglobine, j'ai une entaille à la lisière du crâne.

La différence entre Carrie et moi, c'est que je n'ai pas de vision prémonitoire. Si j'en avais, je me serais barricadée en démarrant la soirée du 2 octobre par une opération placards vides.

Le dénommé Georges m'effraie.

Avec mes gros sabots, j'essaie de battre en retraite. J'y mets les formes, je vous suis reconnaissante de cette aimable invitation, mais on m'attend.

Oh la menteuse, on ne m'attend pas.

Pour tout dire, j'avais prévu soirée DVD et fiches en carton. Le cinéma me passionne, j'ai même créé un ciné-club, le PPDD (plus peur des dimanches) afin d'adoucir les fins de semaine aigres. La municipalité m'alloue une salle et du matériel, chaises, écran, projecteur. Pas question de rater la séance à venir consacrée au réalisateur afghan Atiq Rahimi, séance suivie d'une soirée-débat.

Débat est le terme juste.

Je me débats depuis le départ de mon mari.

Le cinéma est mon antidépresseur, ma lucarne avec vue sur le mont Espoir.

Pas question donc de rater la séance à venir, encore moins de m'éterniser dans ce véhicule de chantier. Mon stratagème n'échappe pas au plus méfiant, *hop hop hop miss Casino, tu nous as pas pourris avec ton jeton pour te tirer en catimini !*



Le plus jeune intervient. Il articule calmement afin de ne pas perturber Georges et ses mauvaises particules, *de toute façon elle s'en va, chacun reprend sa route, pas vrai madame ?* J'acquiesce vigoureusement, je me vois mal débouler chez les flics pour dénoncer des lascars dont un m'a tirée d'un mauvais pas. Je ne suis pas ingrate, et puis je ne moucharde pas, et puis je ne m'occupe pas des affaires des autres.

Je ne veux pas d'ennuis, j'ai eu mon lot d'ennuis.

La police et les lanciers d'annuaire, ce n'est pas mon trip.

Georges s'agite, pas commode le gaillard, il a le regard aigu. Le regard aigu, ça signifie des yeux tranchants. Il me fixe, pour un peu il me sectionnerait les pupilles, *Serge, fais pas chier, ici c'est moi qui commande. Oublie pas que je suis l'aîné, je t'ai pas lâché quand les vieux ont déconné, pas lâché !*

Il y a de la monnaie à rendre entre les frères, je ne suis pas leur conseiller bancaire, on me mêle à une histoire qui n'est pas la mienne, pas un mot, je promets.

Je suis partante pour rentrer me doucher et plonger dans Terres et Cendres, un long-métrage avec Abdul Ghani. En me réveillant, j'aurais tiré un trait sur cet épisode comme on détruit un document d'un clic. Mon serment ne convainc pas Georges, *nan nan nan*.

Je plaide ma cause en déballant des faux-fuyants plus ou moins valables, je ne connais pas leurs noms de famille et ne suis pas physionomiste. Tout cet argent, c'est probablement leur bas de laine. Ou bien ils ont gagné au loto, les ordinateurs de la Française Des Jeux ont grillé, plus de virement, désormais c'est du cash.

Georges grogne, *et en plus elle se fout de not' gueule !*

Finie la plaisanterie, il repasse à l'avant, et démarre sur les chapeaux de roue. Sans poignée à laquelle m'agripper, je tombe de mon siège et, les fesses à même le sol, suis le tracé de la route en émettant des « aïe aïe » en rafale. Serge se retourne, partagé entre le rire (je valdingue d'un côté à l'autre du véhicule) et la discipline (désolé, mais quand Georges éructe, on obéit).

Je me cramponne à mon sac. Heureusement, je le portais en bandoulière lorsque mes ravisseurs ont déboulé sans prévenir.

Dans l'affolement, je pense pouvoir utiliser mon portable. Encore faudrait-il avoir la coordination suffisante pour appuyer sur les touches. Georges conduit tellement vite que visualiser mon clavier est illusoire. Quant à construire une phrase digne de ce nom...

Dans ce genre de situation, on maudit sa mère et son « tu verras, il te protégera ». On regrette d'avoir fait le mauvais choix, sortir alors qu'il aurait fallu se cloîtrer. On ne comprend pas par quel procédé les événements se sont noués, un parking de supermarché, un shaker, des malfrats, un jeton, on secoue et ça nous donne ? Marie-Mercredi taille la route en fourgonnette.

Pourquoi moi, pourquoi ça m'arrive à moi ?

Des filles qui aiment les défis, l'aventure, les gaillards au regard aigu, il y en a.

Des filles qui parviendraient à se dérober, il y en a.

Elles déverrouilleraient la porte arrière, sauteraient quelles que soient les retombées (un coude cassé, les chevilles en vrac et le bassin déplacé) avant d'assurer un quadruple roulé-boulé dans les fougères.

Mon cerveau a beau avoir tiré la sonnette d'alarme, déclenché le plan Orsec, mon corps ne suit pas. Je suis dissociée, en alerte maximum, avec tocsin et balise de détresse au premier.

Au rez-de-chaussée, ça roupille.

Je ne me suis jamais autant agrippée à mon sac. Sentir mon portefeuille, ma trousse de médicaments et mes clés me rassure. L'idée du portable refait surface, Georges a ralenti la cadence. Si je parvenais à me redresser et à caler mes talons contre la paroi adverse, je pourrais m'en emparer et appeler la police.

Tout à l'heure, la police ne m'intéressait pas, grave erreur.

Oui mais si je parle, les frangins vont m'entendre.

Un sms alors, *help* ! Pour les détails, où je suis, avec qui, débrouillez-vous.

Georges est branché sur ma fréquence, il lit dans mes pensées, de dos il lit dans mes pensées, *enlève-lui sa radio à mémère !* Serge s'exécute, il détache sa ceinture, escalade son siège, s'assoit sur le banc en acier, il grimace, *vous êtes dans un sale état...*